



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n° 28 – juillet 2016

*Epistémologies et histoire des idées
sociolinguistiques*

Numéro dirigé par Didier de Robillard

À la mémoire de T. Bulot

SOMMAIRE

- P. Blanchet et G. Ledegen : *Hommage à la mémoire de Thierry Bulot*
Didier de Robillard : *Introduction - Épistémologie, action, intervention sociolinguistique*
Rada Tirvassen : *Recherches sociolinguistiques et militantisme : et si la théorisation n'était qu'un autre point de vue ?*
Clémentine Rubio : *Vers une sociolinguistique historique*
Véronique Castellotti : *Idées sociolinguistiques et orientations didactiques. Histoires croisées, projets à repenser*
Dominique Pichard Doustin : *La comparaison selon une approche sociolinguistique herméneutique qualitative : ébauches de réflexion*
Gilbert Daouaga Samari : *La notion de langue maternelle en débat au Cameroun : flou terminologique, usages stratégiques et tergiversations critiques*
Shameem Oozeerally : *De la pensée écologisée à la systémisation dissipative : quelques pistes et enjeux épistémologiques-théoriques émergeant d'un regard rétro-anticipateur sur le bhojpuri de Maurice*
Didier de Robillard : *Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort*
Marc Debono : *Deux grandes conceptions de la réception (et leurs places respectives en sociolinguistique francophone)*
Isabelle Pierozak : *Pourquoi une sociolinguistique (de la /) en réception ? Citation et conception de la recherche / professionnalité du chercheur*
Valentin Feussi : *« Croyance originaire » et élaboration de sens. Quelles conséquences pour la sociolinguistique ?*
Ali Becetti : *Quelques réflexions critiques autour des orientations phénoménologiques-herméneutiques en sociolinguistique : épistémologies, différence, compréhension, relectures éthiques*

Comptes rendus

- Joanna Lorilleux : William Marx, 2015, *La haine de la littérature*, éditions de Minuit, 224 pages, ISBN : 9782707329165.
Véronique Castellotti : *Le plurilinguisme est-il responsable de tous les maux de la (recherche en) sociolinguistique et didactique des langues ?* Compte rendu de : Adami, H & André, V. (éds) 2015, *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne, Peter Lang, Collection Transversales n° 41, 299 pages, ISBN 978-3-0343-1384-1 br.
Clara Mortamet : Michel Arrivé, 2015 [1993], *Réformer l'orthographe ?*, Lambert-Lucas, Limoges, 240 pages, ISBN : 978-2-35935-162-0.

LE PLURILINGUISME EST-IL RESPONSABLE DE TOUS LES MAUX DE LA (RECHERCHE EN) SOCIOLINGUISTIQUE ET DIDACTIQUE DES LANGUES ?

COMPTE RENDU de : Adami, H & André, V. (éds) 2015, *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne, Peter Lang, Collection Transversales n° 41, 299 pages, ISBN 978-3-0343-1384-1 br.

par **Véronique Castellotti**

Université François Rabelais de Tours, EA 4246 PREFics-DYNADIV

Cet ouvrage coordonné par H. Adami et V. André de l'université de Lorraine comporte, outre celles de ses coordinateurs, des contributions de P. Riley (Université de Lorraine), J.-L. Amselle (EHESS, Paris), W. B. Michaels (Université de l'Illinois, Chicago), A. Gohard-Radenkovic, D. Jakavonyte-Staskuviene & A. Skakova (Université de Fribourg, Suisse), B. Maurer (Université de Montpellier 3), Y. Lefranc (Université de Strasbourg). La dimension « pluridisciplinaire » annoncée dans le titre est représentée par J.-L. Amselle, anthropologue et W.B. Michaels, professeur de littérature et auteur de *The Trouble with Diversity* mais, comme l'explique l'introduction, c'est principalement sur les secteurs de la sociolinguistique et de la didactique des langues, majoritairement représentés, que porte l'essentiel des réflexions réunies, que les coordinateurs ont souhaité rassembler autour d'une certaine cohérence de point de vue qui devrait, selon eux, susciter le débat. C'est donc quelques éléments d'amorce de ce débat que je souhaite proposer ici, à partir de ma lecture, nécessairement partielle¹ et située à partir de mon propre positionnement sur ces questions² et de son évolution au cours des dernières années.

¹ Je ne peux pas en effet, compte tenu de la forme « compte-rendu », expliciter tous les points de vue représentés par les huit chapitres de cet ouvrage, qui pourraient chacun faire l'objet d'une analyse.

² J'ai en effet contribué au cours des années 2000 à explorer la notion de compétence plurilingue et à réfléchir sur une « compétence d'appropriation plurilingue » (Moore & Castellotti, 2008) et suis revenue à plusieurs reprises sur le traitement du plurilinguisme par la didactologie-didactique des langues (voir ci-dessous).

Remarques liminaires

Dans leur introduction, les éditeurs de ce volume s'appuient sur un « constat de l'enlisement de la réflexion en sociolinguistique et en didactique des langues [...] » (p. 1) qu'ils rapprochent de la critique effectuée par L.J. Calvet et L. Varela à propos du « discours politico-linguistiquement correct » (Calvet et Varela 2000) ; et ils attribuent la responsabilité unique de cet enlisement à la domination d'une « doxa plurilingue », affirmée sans nuance ni argumentation en ouverture de cette introduction : « L'idéologie dominante du moment en sociolinguistique et en didactique des langues est le plurilinguisme » (p. 1).

Je voudrais commencer par une première série de brèves remarques à propos du titre du volume et de ce positionnement introductif, avant de proposer quelques réflexions rapides à partir de ma lecture des différents chapitres de l'ouvrage.

Tout d'abord, je partage l'idée qu'une certaine forme de conception du plurilinguisme, vidée de ses enjeux potentiellement critiques et instabilisants, s'est cristallisée en doxa : j'avais moi-même souligné dès 2006 « qu'il y a plurilinguisme et plurilinguisme » et, en 2010, critiqué « une pluralité / diversité “volontariste” que l'on érige en doxa : celle des institutions européennes par exemple, avec des visées à la fois politiques, économiques et culturelles » (Castellotti, 2010 : 185), ou encore que « dans les institutions internationales, le discours prônant le plurilinguisme relève principalement d'un xylolecte lénifiant, de discours “politiquement corrects” sur la “diversité” ». (*Ibid.* : 192). Mais cela ne suffit pas pour affirmer que le plurilinguisme constituerait « l'idéologie dominante » en sociolinguistique et en didactique des langues, ce qu'*affirmait* déjà B. Maurer (2011) sans pour autant l'argumenter de façon solide, comme l'a montré G. Forlot (2012).

Cet ouvrage, qui critique abondamment les options plurilingues à divers titres, n'apporte pas non plus d'arguments étayés qui permettraient de convaincre que le plurilinguisme s'est bien substitué à la domination de l'idéologie monolingue, ce que laisse entendre le titre. Plusieurs affirmations reviennent en effet sur ce point, mais en le présentant comme une évidence : outre la phrase d'introduction citée plus haut, on peut ainsi lire par exemple que « une position scientifique et idéologique minoritaire est devenue largement majoritaire dans son champ scientifique d'exercice » (p. 44), mais sans pour autant s'appuyer sur des exemples argumentés. Or, si les aspects plurilingues occupent effectivement (au moins en surface) une partie non négligeable des publications récentes dans les secteurs concernés ou qu'ils animent de façon influente les réflexions et positions du Conseil de l'Europe, cela ne signifie pas pour autant que ces idées aient pénétré de façon dominante les orientations des recherches qui, pour la DDdL tout au moins, sont largement autant (et probablement plus) influencées par les courants actionnel et cognitiviste, ou encore par les aspects s'appuyant sur les TICE et sur l'idéologie de l'innovation.

Rien n'indique non plus, en outre, que ce soit précisément la dimension plurilingue qui ait principalement contribué à ce que les éditeurs de l'ouvrage nomment « l'enlisement de la réflexion » (p. 1), que je constate et déplore tout autant qu'eux³. Il est aussi difficile, à mon avis, de mettre sur le même plan ce qui relève des aspects sociolinguistiques et des dimensions didactiques, les deux secteurs ayant avec la pluralité linguistique des histoires en partie au moins différentes et n'y projetant pas les mêmes enjeux (voir ma contribution à ce numéro).

Enfin, pour terminer avec les points introductifs, les éditeurs déplorent que « la force et la pertinence de ces critiques [n'aient pas suscité] un débat franc et ouvert qui aurait sans doute été utile et stimulant pour notre champ scientifique : au contraire de cela, la confrontation

³ Je considère pour ma part que, pour ce qui concerne la DDdL, cet enlisement est principalement lié à la domination sans partage de la perspective communicativo-actionnelle associée au Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL) ; (voir Castellotti, 2015).

directe a été savamment évitée [...] » (p. 3). Ce n'est pas tout à fait vrai, puisque le livre de B. Maurer (2011), notamment, qui inspire une partie des idées de ce livre, a donné lieu à plusieurs compte-rendus plus ou moins critiques (voir par exemple Forlot 2012, Frath 2012, Tabouret-Keller, 2014). Rien, en outre, n'empêchait les auteurs d'organiser ce débat et d'y convier leurs contradicteurs et / ou opposants.

Une cohérence générale...

La plupart des contributions se réclament de considérations sociolinguistiques critiques générales, déjà abondamment formulées auparavant de façon assez appuyée par différents auteurs (Calvet, de Swaan, Mufwene, Duchêne, etc.) à l'encontre de formes de sentimentalisme linguistique déplorant la mort des langues, insistant sur la comparaison entre diversité linguistique et biodiversité, ou encore s'abstenant de problématiser les relations entre dimensions linguistiques et culturelles, etc. (Riley).

Mais au-delà de ces aspects généraux, la cohérence annoncée en introduction entre les différentes contributions se fonde plus précisément sur une base épistémologique et sur un positionnement politique, plus ou moins explicitement formulés selon les chapitres, mais qui se caractérisent, pour le résumer rapidement, par les postulats suivants :

- en prenant en compte de façon conséquente, dans les recherches, les aspects liés à la diversité et à la pluralité linguistique et culturelle, on gommerait, voire on nierait les dimensions sociales des langues et de leurs usages ;
- en s'intéressant aux personnes, à leurs histoires, à leurs manières d'être au monde et aux langues, on mettrait l'accent sur qui *sont* ces personnes et non sur ce qu'elles *font*, ce qui reviendrait à ethniciser la diversité.

La principale critique formulée est ainsi que les recherches s'intéressant à la diversité substitueraient l'« être » au « penser » (Michaels) et au faire, le culturel au social, l'ethnique à l'idéologique (Amselle). L'argument massivement repris par la plupart des auteurs à l'encontre de ce que H. Adami nomme les « études plurilingues » est celui de l'ethnicisation et de la culturalisation des questions sociales (Adami), qui aboutirait à un renforcement de la domination du néolibéralisme et de la mondialisation capitaliste. Ce positionnement conduit aussi, dans certaines contributions, à une forme d'apologie de la centralisation et de l'unification linguistique, réhabilitant ainsi, pour la France, les actions de Grégoire et Barère (Amselle, Adami) et visant à minoriser et délégitimer les oppositions à cette politique : « Les seules réactions contre la politique linguistique de l'Etat ont émané d'intellectuels régionalistes, nostalgiques des provinces féodales d'antan et souvent antirépublicains » (Adami, p. 66).

Et quelques nuances dans les positionnements

Au-delà de cette cohérence globale, les positionnements revendiqués dans les différents chapitres se différencient cependant sur certains points. J'en retiendrai deux plus particulièrement.

Le premier concerne l'orientation universaliste-égalitariste-jacobine évoquée ci-dessus, qui ne semble pas totalement partagée par l'ensemble des contributeurs. A. Gohard-Radenkovic, notamment, qui examine les mises en œuvre d'approches plurielles et les critique pour leur conception essentialisante, « naïve et iréniste » (p. 177) et qui incrimine le fait qu'elles « produisent et masquent des réalités sociopolitiques et socio-économiques qui ne veulent pas dire leur nom » (p. 213), ne s'aligne pas pour autant sur les options centralisatrices, voire assimilatrices défendues. Elle semble plutôt appeler de ses vœux des formes d'éducation à /

par la pluralité qui prennent en compte les enjeux sociaux des situations et qui bénéficient de conditions pertinentes pour leur réalisation. Les critiques formulées par V. André, pour leur part, concernent quasi uniquement l'imposition de l'anglais en situation de travail et des formes de domination économique-sociolinguistique auxquelles pourraient souscrire bien des tenants des « études plurilingues »... Quant Y. Lefranc, qui brocarde une « vulgate plurilingue démagogique » (p. 287), il ne plaide pas pour autant pour l'uniformisation ni pour la « prétendue égalité des langues » (p. 271), à l'inverse de H. Adami affirmant que « toutes les langues possèdent toute la même valeur d'un point de vue strictement linguistique » (p. 50).

Cette affirmation conduit au deuxième axe de différenciation repéré entre les chapitres, qui concerne les bases épistémologiques plus ou moins explicitement revendiquées par les contributeurs. Si tous les textes reposent sur une vision prioritairement pragmatique des langues (qui, dans un éloge du « faire », sont d'abord envisagées comme des outils de communication), tous ne relèvent pas au même degré d'une épistémologie scientiste, principalement relayée par H. Adami. En revendiquant le point de vue « strictement linguistique » évoqué ci-dessus, celui-ci se situe dans un positionnement où les langues sont réifiées, pensées comme des systèmes formels, indépendamment de leur inscription idéologique et sociale, précisément. En outre, il se fonde sur la distinction entre ce qui serait de l'ordre d'une « réalité objective » (p. 45) plurilingue et les formes idéologiques menant à une « doxa » plurilingue... Ce type de positionnement est en partie partagé par B. Maurer, dans le prolongement de son livre de 2011. À partir d'une analyse de discours précise de l'*Autobiographie de rencontres interculturelles* (ARI) proposée par le Conseil de l'Europe (CoE), qui problématise certains questionnements qu'on est en droit de se poser sur le rôle de cet organisme dans le champ de la DDdL⁴, il ne vise cependant qu'à démontrer la nature idéologique (i.e. non scientifique) des textes du CoE, en dissociant ainsi science et idéologie, social et culturel, « réalité » et interprétation.

Pour continuer le débat

En opposant diversité et justice sociale (Michaels), langues minoritaires et langues de classes (Amselle), cet ouvrage prétend majoritairement que la hiérarchisation sociale et la négation de la diversité linguistique et culturelle ne relèvent pas, au fond, d'un même positionnement philosophique, politique, scientifique, humain. On ne fait donc que renverser ce qu'on dénonce : sous prétexte d'insister sur le social, on contribue à nier les enjeux liés à la diversité linguistique et culturelle, ce qui a déjà été développé notamment contre les travaux de H. Lagrange en sociologie.

Or, c'est pourtant une des raisons d'être majeure de la sociolinguistique⁵ que de tenter de penser *conjointement* ces deux aspects. Comme je l'explicite aussi dans ma contribution à ce numéro de *Glottopol*, la sociolinguistique contemporaine s'est constituée autour de la question du plurilinguisme et des contacts de langues (y incluant leurs dimensions historiques, sociales, coloniales), tout en prenant en compte la question de la variation sociale, en se distinguant de la linguistique structurale puis générative. Elle se développe aussi, notamment, à travers l'idée que la science n'est pas neutre et qu'elle ne peut reposer, dans ce domaine, sur des orientations « technolinguistiques » (Robillard, 2008 et dans ce numéro). Vouloir séparer, voire opposer les deux dimensions revient à adopter une logique précisément a-sociolinguistique, qui valoriserait l'essentialisation des langues.

⁴ En particulier le fait que les enjeux européens, fondamentalement divers, y soient masqués.

⁵ Et aussi d'une partie de la recherche en DDL, dont je me réclame, qui insiste sur les aspects à la fois identitaires et sociaux des orientations plurilingues.

Comme je l'ai explicité au début de ce compte-rendu, je partage le point de vue consistant à critiquer un positionnement doxique de nombreux travaux sur le plurilinguisme, s'appuyant sur le même type de (non) arguments que ceux encensant auparavant la supériorité du monolinguisme⁶. Je ne peux donc que souligner l'intérêt de rappeler un certain nombre de critiques utiles et fondées sur l'irénisme et « l'insoutenable innocence » (Giordano, 2008) d'options plurilingues masquant nombre d'enjeux politiques, historiques et sociaux. Je considère aussi comme bienvenu de souhaiter ne pas « substituer une vérité à une autre mais de questionner, encore et encore, les positions établies, y compris par un style qui ne cherche pas forcément le consensus » (p. 4). Encore faudrait-il questionner aussi d'autres « positions établies » comme celle d'une forme d'« universalisme républicain » sous-jacent à plusieurs des contributions à ce volume, ou encore les positionnements scientistes et uniformisants qui considèrent les langues comme des objets égaux entre eux et qui valorisent leur dimension uniquement fonctionnelle.

En effet, sous la bannière d'une opposition à ce qui relèverait d'une « idéologie plurilingue dominante », qui reste très largement à argumenter comme je l'ai noté, c'est une autre idéologie qui s'affirme à travers plusieurs des contributions à ce volume : celle qui soutient un positionnement linguistique étroitement déterministe, qui croit à l'« innovation » (p. 3) et au « progrès » (p. 80) et qui repose sur une épistémologie pragmatico-centrée qui, en particulier en DdL, est rarement argumentée (Castellotti, 2015) et écarte sans même les imaginer d'autres orientations épistémologiques.

Si doxa il y a, dans les recherches en didactique des langues tout au moins, c'est principalement et d'abord celle-là, qu'il conviendrait prioritairement d'interroger, et qui amène à poser des questions que personne, au fond, n'aborde dans ce volume : qu'est-ce qu'une langue, pour la sociolinguistique, pour la DDL ? Pourquoi / pour quoi s'approprie-t-on des « langues » ? Quelles expériences de la socialité, de la diversité, de l'altérité cela implique-t-il et, en tant que chercheur-e-s situant nos choix et nos positionnements, que peut-on en percevoir, en interpréter, en dire ?

Bibliographie

- CALVET L.J. & VARELA L., 2000, « XXI^e siècle : le crépuscule des langues ? Critique du discours politico-linguistiquement correct », *Estudios des Sociolingüística* 1 (2), pp. 47-64.
- CASTELLOTTI V., 2015, « La didactique du FLE/S entre 1995 et 2015. La consécration d'une didactique pragmatico-centrée au service de la diffusion du français », dans Defays J.-M. et al., *Transversalités. 20 ans de FLES. Faits et gestes de la didactique du français langue étrangère et seconde de 1995 à 2015*, Vol. 1, pp. 63-78.
- CASTELLOTTI V., 2011, « Centrer, innover, diversifier ? Quelques paradoxes pour une éducation à / par la décentration », *Les Cahiers de l'ACEDLE*, vol. 8 n° 1, pp. 115-134, <http://acedle.org/spip.php?article3229>
- CASTELLOTTI V., 2006, « Une conception plurielle et intégrée de l'enseignement des langues : principes, modalités, perspectives », dans Macaire D. (dir.) *Cahiers de l'ACEDLE* n° 2, Actes du colloque ACEDLE 2005 « Recherches en didactique des langues », pp. 319-331, <http://acedle.org/spip.php?article438>
- FORLOT G. 2012, « Critique de l'éducation plurilingue et interculturelle, ou comment ne pas se tromper de cible », *Langage et société*, n° 140, p. 105-114.

⁶ Comme ceux tendant à faire croire que le plurilinguisme serait *en soi* un atout, et le monolinguisme un handicap, voire une malédiction ; que les plurilingues seraient plus intelligents que les autres, ou encore que le bilinguisme protégerait de la maladie d'Alzheimer, etc.

- FRATH P., 2012, « Compte rendu de *Enseignement des langues et construction européenne. Le plurilinguisme, nouvelle idéologie dominante*, de Bruno Maurer », *Les langues modernes*, n° 1/2012.
- GIORDANO C., 2008, « L'insoutenable innocence de l'interculturel », dans Gohard-Radenkovic A. & Akkari A. J., *Coopération internationale : entre accommodements interculturels et utopies du changement*, pp. 161-170.
- MAURER B., 2011, *Enseignement des langues et construction européenne. Le plurilinguisme, nouvelle idéologie dominante*, Paris, Editions des Archives contemporaines.
- ROBILLARD D. de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces discursifs.
- TABOURET-KELLER A., 2014, « Un ouvrage controversé », *Les Cahiers du GEPE*, n° 6/2014. *Politiques linguistiques en Europe*, <http://www.cahiersdugepe.fr/index2716.php>.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Laura Abou-Haïdar, Henri Besse, Annette Boudreau, Josiane Boutet, Aude Bretegnier, Romanu Colonna, Christine Deprez, Jean-Michel Eloy, Michel Francard, Médéric Gasquet-Cyrus, Laurent Gosselin, Vinesh Hookoomsing, Emmanuelle Huver, Guy Jucquois, Mylène Lebon-Eyquem, Fabienne Leconte, Véronique Miguel-Addisu, Danièle Moore, Marielle Rispaïl, Cyril Trimaille, Jean-Benoît Tsofack, Cécile Van den Avenne, Daniel Véronique.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425